

Le doyen des armaillis de l'Intyamon

61 étés sur les alpages !

En cette année de Fête des Vignerons, des milliers de cœurs ont vibré à la vue des armaillis de la Veveyse, traditionnellement associés à cette grande manifestation, à laquelle ils ont donné un de leurs airs les plus célèbres, le «Ranz des Vaches», évocateur du Pays de Fribourg et de la Gruyère naturellement.

Afin de rendre hommage à tous ces armaillis, nous avons été trouver M. Louis Mabboux en son domicile de Bulle, où il réside en hiver seulement. En effet, en été, on ne peut le rencontrer que sur les alpages où il est «modzenai», c'est-à-dire gardien de génisses. Plus de 60 années d'alpage pour ce doyen des armaillis de l'Intyamon ! Pour ceux qui ne savent pas où se trouve l'Intyamon, disons que c'est la vallée s'étendant de Bulle à Montbovon; ce vocable patois peut être traduit approximativement en français par la jolie expression de: «Ici chez nous en haut...».

M. Mabboux a bien voulu évoquer pour le «Messenger boiteux»

La Société des armaillis de l'Intyamon

a été fondée en 1924, par Anselme Comba, sous le nom de Société des armaillis de la Haute-Gruyère. Cette société répond à une communauté d'intérêt et de sensibilité unissant les montagnards de la Gruyère et du Pays-d'Enhaut. C'est un trait d'union d'amitié solide entre les armaillis portant le «bredzon» de coutil bleu, brodé d'edelweiss, d'en-deça de La Tine à ceux arborant le «dzepon» de velours noir du Pays-d'Enhaut.

quelques souvenirs de sa vie au chalet, vie toute de travail et de joies simples, mais aussi de difficultés, car la tâche de l'armailli n'est pas tous les jours aussi facile et folklorique que «ceux d'en bas» l'imaginent.

Né à Vaulruz, le «bouèbe» avait 7 ans en 1900 et, à 13 ans, il faisait sa première saison d'alpage au Moléson.

20 francs, 1 paire de socques et 1 sérac...

... telle était la paie du «bouèbe» pour un été. «Et encore, nous dit-il, je n'ai jamais vu ni les socques ni le sérac ! De plus, j'ai souffert d'un pied toute la saison à cause d'une mauvaise farce».

Rentré à l'aube, trempé jusqu'aux os, après avoir «raperché» les 50 vaches, le «bouèbe» s'était déchaussé près du feu pour se sécher, mais en remettant une de ses socques, il fut brûlé par une braise qu'un armailli lui avait glissée dans sa chaussure. Il n'était pas question de s'écouter et ce n'est qu'à l'automne, une fois en bas, qu'il put enfin se soigner complètement.

«Au début, on n'avait pas même une lampe de poche »

La vie au chalet s'est bien améliorée, maintenant que les routes vont souvent jusqu'en haut ou du moins raccourcissent les trajets à faire à pied. De plus, les transistors permettent de maintenir



Louis Mabboux, chez lui, figure typique de la Gruyère, avec le diplôme qui marqua ses 50 ans d'alpage et le magnifique toupin, cadeau de sa famille, pour ses 70 ans.

le contact avec le monde, tandis qu'auparavant, le falot-tempête était le seul «luxe» du chalet où l'on ne connaissait même pas la lampe de poche!

«C'est quand même chez nous qu'on est le mieux !»

Dans sa longue vie d'armailli et de «modzenai», Louis Mabboux a connu bien des alpages, de la Gruyère à ceux du Pays-d'Enhaut, du Jura à ceux du Valais, même une fois «sur France». De ces diverses expériences, il ne garde pas que de bons souvenirs. «Au Jura, dit-il, on avait presque tous les jours du petit-lait aigre pour dîner, il ne fallait pas être difficile». En Valais, sur l'alpage non clôturé de Salanfe, avec 240 génisses, 4 ou 5 bêtes s'étaient dérochées les premiers jours. Cependant, le propriétaire de cette montagne «dangereuse» estimait que 10% environ des bêtes pourraient être ainsi perdues durant la saison.

Sans hésiter, Louis Mabboux avoue que «c'est chez nous qu'on est le mieux», c'est-à-dire en Gruyère, qu'elle soit fribourgeoise ou vaudoise. Et pourtant, pas plus qu'ailleurs, la vie au chalet n'y est de tout repos.

Cinq heures de marche, une hotte de 25 kg... et le général s'arrêta!

Dans les premières années de leur mariage, Mme Mabboux, montait avec les enfants et toute la famille passait l'été au chalet. Souvent, c'était elle qui descendait aux commissions à Grandvillard: cinq heures de marche et pour remonter, la hotte pleine, quelque 25 kg.! «Pensez, rien que de pain, il nous en fallait 24 kg. par semaine».

Une fois, une auto s'est arrêtée et le général Guisan est sorti pour la saluer. «J'en étais fière, nous dit-elle, et pensez-donc, il m'a même fait envoyer un paquet à Noël». On reconnaît bien là le savoir-vivre du général, ce côté humain dont le souvenir est resté vivant au cœur du peuple suisse tout entier.

En 1927, un terrible orage fit vivre une nuit d'apocalypse à la famille Mabboux, toujours au-dessus de Grandvillard, au pied du Vanil-Noir. La tempête de vent emporta un pan de toit du chalet, tandis que les éclairs zébraient le ciel et que la grêle tapissait l'intérieur et le foin sur lequel couchait toute la famille qui ne disposait d'aucune cham-

Lorsqu'on est «modzenai», il faut aussi savoir faire des tommes.



Au «Blantzet», au-dessus de l'Etivaz, avec l'un de ses petits-fils, qui, comme son grand-père et son papa, fut garçon de chalet avant d'être armailli.

bre. Les «modzons» attachés tiraient de tous les côtés pour fuir ce cauchemar...

Attaqué par un taureau

De la Dent-de-Lys à Albeuve, il fallait chaque jour descendre les fromages à la laiterie avec l'«oiseau» (espèce de cacolet reposant sur la tête et les épaules), si ce n'est deux fois par jour lorsqu'il y avait des séracs.

Une certaine fois, descendant un fromage à Grandvillard avec l'«oiseau», Louis Mabboux fut attaqué aux abords d'un chalet par un taureau devenu subitement furieux. Il n'eut que le temps de poser sa charge et de fuir. Après avoir fait cinq fois le tour du chalet à la course, avec le taureau sur ses talons, il se retourna et put lui faire front avec sa canne, éborgnant l'animal qui se calma. La bête «partit pour le couteau» quelques jours plus tard, mais M. Mabboux avait eu chaud...

«Quand j'ai revu la Videman, ça m'a fait mal...»

«J'ai eu l'occasion de revoir cette montagne récemment, nous dit-il, et ça m'a fait mal...»

Un tas de cailloux là où étaient les chalets, de la broussaille là où s'étendait le pâturage. Cela, au nom de la Protection de la nature! Les montagnards aiment la nature, mais différemment des écologistes... Et pourtant, dans cet alpage au-dessus de Gérignoz, à mi-chemin entre Château-d'Œx et la Videmanette nous n'y avons pas que des bons souvenirs: en 1923, bloqués cinq jours par la neige, avec un bébé de cinq mois et du bétail qui avait faim...

En revanche, on y faisait du bon thé à la cannelle avec des fleurs de rhododendrons, on y cueillait une herbe appelée familièrement le «thé suisse», de même que l'alchemille dont on prépare des infusions ainsi que l'arnica (rien de tel pour «tirer dehors les bleus»).

Mais, la vie au chalet a de bons côtés aussi, et puis, on y est libre! Et ça, pour un ressortissant de l'Intyamon, c'est un cri du cœur, une raison de vivre. Celle de Louis Mabboux, entre autres, qui, à 84 ans, compte bien ajouter à son «palmarès», en Sonlomot au Pays-d'Enhaut, une 62^e année d'alpage, puis d'autres encore, si Dieu le veut. *André Berdoz*